

AUBAGNAC, Gilles ; CHAMPEAUX, Antoine ; CHEVALLIER, Denis ; LECLERQ, Jean-Paul ; ORTHOLAN, Henri ; RICCIOLI, Jean-Louis, ; VILLA, Antoinette. 2006 «RPCTCU- Réflexions sur la présentation de collections de textiles, de costumes et d'uniformes » Lyon : Editions Fage, 80 pages., ISBN : 978 2 84975 078 0

Ce livre réunit six présentations faites lors d'une journée d'études organisée par l'Association générale des conservateurs des collections publiques de France- Section Provence- Alpes- Côte d'Azur.

Jean-Louis Riccioli, lieutenant-colonel, conservateur en chef des musées de l'Empéri, de Salon et de Crau à Salon-de-Provence, se charge de l'introduction du livre, posant les divers problèmes rencontrés par les professionnels de la branche, justifiant l'organisation d'une telle journée.

Antoinette Villa, restauratrice textile, responsable de l'atelier de restauration du musée de la Mode et du Costume (Musée Galliera) à Paris, introduit la base des problèmes et solutions d'un point de vue technique. Elle explique le mannequinage, l'importance de la lumière et de la climatisation, se réjouit de l'évolution de la prise en considération de l'avis des restauratrices et nous rappelle que les choix de présentations sont toujours influencés par l'esprit du moment.

Jean-Paul Leclercq, conservateur en chef, responsable des collections antérieures au XIX^e siècle au musée de la Mode et du Textile (UCAD) à Paris, raconte les étapes de la création du musée, les options prises dans les différents domaines, tant pratiques que thématiques. Il termine par un questionnement sur le choix de problématiques d'exposition à moyen ou long terme et de l'enrichissement que présente le croisement des domaines.

Gilles Aubagnac, lieutenant-colonel, conservateur du musée de l'Artillerie à Draguignan, explique les choix scénographiques et muséographiques de la collection textile relative à la seconde guerre mondiale dans les nouvelles salles du musée de l'Armée à l'hôtel national des Invalides à Paris (projet Athena II). Je reviens plus longuement sur cet article dans le développement.

Denis Chevailler, conservateur en chef au musée national des Arts et Traditions populaires à Paris et directeur de Mission de préfiguration du MCEM à Marseille, relate la présentation en vitrine d'une robe de mariée Tati, pour la faire parler d'histoire, d'ethnologie, de mœurs sociales, de modernisme, de mondialisation pour finir par l'histoire propre de l'objet.

Henri Ortholan, conservateur, responsable du département contemporain, musée de l'Armée à Paris, expose pourquoi les salles « IIIe République » ne seront pas traitées comme celles d'Athéna II (qui a opté pour des mannequins sans visages) pourtant voisine. Les documents des périodes concernées montrent que le port de moustache ou de barbe était généralisé et que d'inclure cet élément de mode sur une tête enrichit la présentation tout en l'humanisant, bien qu'elle ne sera pas systématiquement utilisée.

Antoine Champeaux, lieutenant-colonel, conservateur du musée des Troupes de Marine à Fréjus, nous parle de la vie des emblèmes militaires, textiles entre sacré et profane. Je m'étends aussi plus longuement sur cet article dans la suite.

Gilles Aubagnac raconte dès l'origine le projet voulu par le président de la République à la gloire des Français Libres et du général de Gaulle à l'hôtel national des Invalides. Un ancien combattant (nommé par le président), préside le conseil scientifique mis en place, réunissant des historiens et autres universitaires de renom, mais sans qu'aucun conservateur connaissant les collections n'y siège. Le programme initial tient du discours historique hagiographique (le terme « épopée » est alors couramment employé) et la nécessité de montrer des armes et uniformes des collections ne semble pas évidente pour tous (des grandes photos et des films suffisent selon le président du conseil!)

L'évaluation et l'étude des collections concernant l'époque en question mettent en évidence des lacunes et un appel aux dons est lancé, ceux-ci sont faits parfois comme pour obtenir un label de gaulliste et/ou de résistant. Tout le projet est fortement sous influence politique.

La lutte des scientifiques a été avant tout de faire évoluer le programme vers un discours objectif pour éviter tout problème de hiérarchie de traitement entre les symboles d'un camp ou de l'autre.

Au final trois groupes de costumes ont été définis : les « biographiques », attribués à une personne identifiée, célèbre ou non, mis sur des supports totalement neutres et accompagnés de photos les contextualisant ; les costumes « techniques génériques » sans histoire personnelle mais rendant compte des évolutions technologiques et soutenant le discours historique. Priorité fut donnée aux pièces rares, parfois malgré les hagiographes, comme pour le bicorne de la garde personnelle de Pétain. « Il a été ainsi généralement plus facile de présenter un uniforme allemand que des pièces provenant de l'armée de

Vichy...¹ » ; enfin les costumes « techniques mis en scène » présentés en étroite relation avec le décor pour illustrer l'histoire racontée (pour le débarquement de Normandie notamment).

Les présentations anthropomorphes sont sans tête ni mains, pour éviter qu'on ne cherche le regard, en revanche les bras et les jambes ont des positions humanisées, les uniformes comportant souvent un couvre-chef, ce mannequinage fonctionne bien.

L'auteur étoffe son propos d'exemples ou d'anecdotes pour toutes les étapes du processus nous livrant ainsi un récit animé. Il conclut en citant le titre d'un article paru lors de l'inauguration : « Les français Libres dissous aux Invalides » qu'il considère comme un compliment confirmant la réussite de l'opération.

Antoine Champeaux, militaire et conservateur de musée, s'est penché, lui, sur la vie des emblèmes militaires (enseigne, drapeau, étendard, etc.), de leur naissance à leur fin. Au-delà des faits de leur vie matérielle, il pose des questions montrant l'opposition entre deux déontologies, celle des militaires et celle des scientifiques de la conservation.

Créés pour servir de signal ou de ralliement sur le champ de bataille, l'emblème est avant tout un symbole. Sous l'Ancien Régime il est béni et remis aux armées lors d'une cérémonie religieuse, l'augmentant ainsi d'une dimension sacrée. Lorsqu'il est retiré du service, il est confié à la garde d'une église de garnison. Le lien direct avec la religion se perd au cours du XIX^e siècle et pourtant la sacralité reste, fondée sur la religion de l'honneur et de la patrie. Le drapeau est présenté aux soldats, pour qu'ils le reconnaissent, au cours d'une cérémonie. Après la première guerre mondiale, les emblèmes ne sont plus emmenés sur le champ de bataille, ils restent en arrière perdant ainsi leur fonction première et c'est alors les soldats que l'on présente au drapeau.

En tant que symbole d'un camp, il est crucial que celui-ci ne passe pas en mains ennemies, pour qu'il ne devienne pas trophée et preuve de défaite. Il arrive donc que le drapeau soit caché, enterré ou détruit sur le champ de bataille, voire fragmenté et réparti entre les survivants.

Malgré tout la plus grande part de destruction d'emblème se passe loin du front comme lors des différents changements de régimes. Il s'agit aussi souvent de décisions administratives dans une logique de gestion de stocks, les anciennes soies étant alors brûlées, seules les nouvellement mises en service étant considérées comme sacrées.

Toutefois les emblèmes ayant connu le feu sont en principe conservés dans les institutions de conservation des gloires militaires de France. On réalise la copie de certains, comme ceux décorés de la légion d'honneur, générant ainsi des objets au statut compliqué dans les collections du musée.

Aujourd'hui, la règle est de tout garder, il se pose alors la question de la médiation de ces objets qui gardent leur sacralité. Une solution a été trouvée dans certains musées de la Défense : un endroit spécifique leur est dévolu, la crypte du musée où les cérémonies militaires peuvent se dérouler : dépôt de gerbes, sonnerie aux morts, etc. Le lieu est également propice à l'explication au public du statut complexe de ce textile d'un genre particulier. Mais ces lieux ne permettent pas l'exposition de tous les emblèmes, que faire alors des nombreux sans public, accumulés dans les réserves ? L'exemple donné du refus d'un conservateur de présenter un drapeau pour une commémoration, en raison de son mauvais état de conservation, entraînant la frustration des survivants d'une bataille qui vit leur unité anéantie pour sa défense, illustre la négation même de la raison de la conservation : « Il est probable que jamais personne ne s'intéressera plus à cette relique qui aura finalement été conservée en vain...² »

Quid des trophées, emblèmes ennemis capturés au combat ?

Conservés en musée, ils seront restaurés et pérennisés, allant à l'encontre de l'usage qui veut qu'on les suspende, exhibés dans une église en attendant que le processus de dégradation de son support matériel ne symbolise la disparition de la haine qui avait mené au combat. Ne suffirait-il pas de ne restaurer que les plus représentatifs comme repères historiques, et laisser les autres se décomposer sous les voûtes d'une église ?

Leur restitution en gage d'amitié est du point de vue des soldats une aberration qui méprise les hommes qui ont donné leur vie pour le capturer. Les usages muséaux permettent de régulariser ce genre d'action politique sous forme de mise en dépôt. Ceci croisé avec l'échange de pièces de même valeur ou statut, permettrait à la restitution de faire évoluer les collections, rendant à leur pays d'origine des pièces rares évoquant tel personnage historique. Il est sans doute préférable qu'un trophée retrouve un public plutôt que

¹ Gilles Aubagnac- *RPCTCU*- Lyon, éditions Fage, 2005, p.30

² Alain Champeaux- *RPCTCU*- Lyon, éditions Fage, 2005, p.69

l'oubli définitif dans un tiroir. L'idée finale est que cette tolérance à la restitution de trophées donnerait une nouvelle sacralité à l'objet en tant que part du patrimoine mondial.

La lutte de scientifiques pour l'objectivité, valeur première de la science aujourd'hui, pour éviter une instrumentalisation politique d'une part et un plaidoyer pour que le sens et le sacré donné aux objets ne disparaisse pas aveuglement au nom de cette même science d'autre part, ces deux articles rappellent la nécessité et l'importance de bien réfléchir aux fondements éthiques qui doivent ou du moins devraient sous-tendre tous principes adoptés par n'importe quel musée.

Petit livre au titre peu engageant, que j'ai imaginé très technique, il s'est avéré être une pépinière de réflexions dans toutes sortes de domaines découverts en le parcourant, sans autre prétention. Je ne peux qu'en recommander la lecture.

Marianne Heinen, Cours de base en muséologie ICOM-Suisse, 2011-2012